

I – Elisabethville comme condensé de mondialisation ?

Un extrait de texte de 1926 présente le chantier ouvert sur Elisabethville (voir les années 20) comme une véritable tour de Babel, tant l'origine géographique des travailleurs en œuvre sur place est grande.

Je vous propose donc ces quelques réflexions sur des groupes (je n'ose pas écrire « communautés ») qui ont marqué et marquent encore l'identité de notre quartier.

La composante belge se doit de lancer cette exploration de notre arbre généalogique.

« Notre banlieue a un drôle de nom et une drôle d'allure. Elle s'appelle Léopoldville et a été bâtie, je me suis laissé dire, par un belge... Pourtant je ne pense pas que les villes belges ressemblent à la nôtre. Les gens qui arrivent chez nous – et ils sont de plus en plus nombreux à cause des usines qui y poussent – ont beaucoup de mal à se repérer au début. Toutes les rues sont tirées au cordeau à partir de ronds-points. Ça ressemble en petit à la place de l'étoile, sauf qu'il n'y a pas d'Arc de Triomphe et qu'au bout de chaque avenue se trouve un autre rond-point; si bien que l'on a l'impression de marcher dans un cauchemar. A la longue, on finit pourtant par s'y retrouver, à cause de la voie ferrée, de la Seine et de l'église, mais rappelez-vous que c'est difficile ! »

Un jeune écrivain de l'époque, F. Dard, commence ainsi l'un de ses premiers romans (Frédéric Dard – « les scéléérats » - Fleuve noir – 1959).

L'auteur demeurant alors aux Mureaux, connaît bien le lotissement ; les lieux décrits nous sont immédiatement familiers. Combien de ses lecteurs savent-ils que la ville au cœur de son intrigue n'a rien à voir avec le Congo ex-belge ?

Pour ma part, je n'ai jamais vraiment compris le choix du nom de Léopoldville à la place d'Elisabethville.

J'en reviens à notre propos initial.

Nous avons évoqué plus haut le rôle des deux conflits mondiaux dans une présence belge chez nous. Celle-ci fut marginale à terme, et seulement une minorité de personnes s'est implantée à Aubergenville ou Epône.

Le lotissement d'Edmond Ramois y entre 1920 et 1928 apporte une autre dimension à notre filiation belge. C'est lui qui l'inscrit dans les noms et l'espace urbain. Entraîne-t-il pour autant l'adhésion de résidents venus du pays voisin ?

Les inaugurations et animations de la courte période « tout Paris » d'Elisabethville énumèrent des officiels et notables belges, mais ceux-ci ne font que passer.

En dehors des capitaux et des noms, la présence belge me semble bien tenue. Si quelques retraités-mutualistes ont été intéressés par un tel investissement éloigné de leur pays, il n'en reste pas de trace.

Quand on regarde les noms des propriétaires de parcelles en 1930, bien peu de noms belges apparaissent.



(Extrait d'un plan de parcelle de lotissement en 1930 – archives de monsieur Ordonneau)

Encore conviendrait-il de se demander ce qu'est un nom belge ?

Je n'évoquerai pour mémoire que celui du « vieux » monsieur Van Holtzbek. Lui puis son fils seront les « vend des clous » de plusieurs générations d'elisabethvillois.

Son commerce installé près de la gare était une quincaillerie où vous trouviez de tout. Pour les adolescents de l'époque, c'était la caverne d'Ali Baba avec l'assurance de pouvoir s'approvisionner en amorces pour pistolet et autres pétards, afin de jouer les « 400 coups ». Il semble être originaire de Belgique, mais pourrait tout autant venir du département du Nord de la France avec un tel patronyme.

Par contre madame Riffaud, épicière dans le boulevard du commerce a de la famille en Belgique. Michel Bénézy raconte cette anecdote pour l'avoir vécu en voisin et ami des personnes concernées : en 1956, à la suite d'une catastrophe minière près de Charleroi, les gens du quartier viennent régulièrement aux nouvelles, écoutant la radio devant le magasin. Les petites filles de la marchande sont en vacances à Elisabethville et le fiancé de l'une d'elle est coincé dans l'un des puits accidentés. Lien direct ici entre le lotissement, une famille y résidant et la Belgique.

On pourrait trouver d'autres exemples, mais qui ne montreraient pas pour autant une présence belge différente de celle existant dans les villes voisines.

Il faut bien nous faire une raison : notre quartier est belge par son nom et celui de ses voies de circulation ; il ne l'est pas dans son occupation humaine.

Par contre, les liens entretenus avec la famille royale vont se prolonger bien au-delà de la courte période initiée par E. Ramoisy.

Cette étonnante filiation n'ayant jamais connu l'éclat donné par la presse people, il importe dans rappeler les grandes lignes.

Né avec le parrainage de la reine Elisabeth, le lien particulier entre la petite enclave privée de la région parisienne et la famille régnante de Belgique se manifeste par des envois officiels de courriers, de vœux... mais c'est surtout à l'occasion d'évènements dramatiques, comme des décès dans la famille royale de Belgique, que les manifestations d'émotion sont les plus fortes.

Le cœur de cette étonnante dévotion en est l'église Sainte Thérèse d'Elisabethville. C'est ici dès 1934, date du décès accidentel du roi Albert I, qu'une première cérémonie grandiose marque l'attachement du lotissement à ses royaux protecteurs. Le cortège mené par la fanfare d'Aubergenville et les enfants des écoles défilera de l'église à la statue de la place de l'étoile, pour deux moments de recueillement.

Les tragédies se succèdent hélas rapidement et un accident de la route emporte en 1935 la jeune reine Astrid de Belgique. La cérémonie d'hommage à l'épouse tout juste décédée du nouveau roi Léopold III, est une nouvelle occasion pour les habitants d'Elisabethville de



montrer leur attachement, aux côtés des nombreux officiels de la république et du royaume venus assister chez nous à un office religieux.

Le tout nouveau groupe scolaire inauguré en septembre 1935 sur les confins orientaux du domaine, est baptisé quelques mois plus tard, du nom d'Astrid. Une plaque dédicatoire offerte par la municipalité de l'époque sera scellée sur la façade de l'édifice.

(photo D Masfrand 2010)

La dernière, la plus émouvante sans doute, de ces cérémonies sera celle qui suivra la mort d'Elisabeth de Belgique en 1965. La marraine de notre quartier meurt âgée de 89 ans. Monsieur Maretheu, au nom du syndicat des propriétaires, adresse les condoléances de ses lointains sujets au roi Baudouin Ier et à sa famille. Il y aura une réponse. Je vous livre ci-dessous les éléments principaux de cet échange épistolaire original.



(Extrait de « Auberlisa » décembre 1966)

Avec ce décès, c'est la fin d'une union voulue par E. Ramoisy et acceptée par la souveraine d'alors. Après cette date, notre communauté ne suivra plus les aléas de la famille royale de Belgique ; le cordon ombilical est coupé.

Aucun jumelage n'est venu concrétiser durablement la double tentative des années 20 : fixer une alliance entre deux pays, dans le territoire local et la commémoration du premier conflit mondial.

Est-ce regrettable ? Qui se rappelle aujourd'hui la belle jeune femme au regard perçant qui donna son nom à un petit lotissement de l'ouest parisien ?

Un retour sur les deux femmes dont les noms restent indissociables de notre quartier.



(Elisabeth de Belgique et Astrid de Belgique)
(Photos Wikipedia)

« little Italia » à Elisabethville ?

Pour faire le lien entre ces deux communautés ayant marqué les origines du quartier je vous confie cette petite anecdote. Elle concerne au début des années 50, un groupe de jeunes qui entre dans le magasin du belge monsieur Van Holtzbeek... Harcelé par ces adolescents bavards et agités, le quincailler dit à l'un d'entre-deux dont le père était d'origine italienne : « ah, tu es bien un joueur de mandoline toi ! ». Depuis ce jour, le surnom de « Mando » est resté à celui que les plus anciens résidents d'Elisabethville reconnaîtront aisément.

Que vient donc faire une importante communauté italienne si loin de ses terres méditerranéennes ?

Quelle marque originale les transalpins ont-ils laissé dans notre quartier ?

Pierre Milza dans son : « Voyage en Ritalie (contraction de Réfugié italien) », estime que l'on peut parler d'une « petite Italie » avec un taux de 8 à 10% d'immigrants transalpins par rapport aux habitants du quartier ou de la ville étudiés.

Si un tel chiffre est l'indice d'une forte concentration, c'est celui que nous retrouvons pour Elisabethville dans les années 30 et 40 avec entre 15 et 20 familles installées (Chiffres obtenus à partir des données de l'état civil et des inscriptions à l'école reine Astrid)

Là encore, c'est le lotissement d'E. Ramoisy qui sera le catalyseur de l'installation.

De nombreux migrants italiens résident déjà en région parisienne, attirés par les offres d'emploi d'une France en mal d'enfants (le solde naissances/décès est négatif dans les années 30). Beaucoup d'entre eux travaillent dans l'industrie du bâtiment et certains sont installés comme entrepreneurs dans notre banlieue ouest.

Ettore Siméoni est de ceux-là ; celui qui se fera appelé Napoléon (peut-être à cause du chapeau qu'il portait constamment) va participer activement à l'édification du premier lotissement d'Elisabethville. Il fera même venir des compatriotes, leurs proposant du travail dans son entreprise voir même un logement, fut-t-il rudimentaire dans un premier temps. Cette première génération fera souche et un grand nombre de familles s'établira sur place : les Cragnolini, Crispi, Dordolo, Gregoretti, Fabretti, Gerussi, Maglia, Malagnini, Siméoni, Venturini et autres...

Ils sont majoritairement originaires d'Italie du Nord, le Piémont (Milan - Turin), le Frioul (Udine)...

J.J. Fabretti relate ainsi sur son blog (<http://jjfabretti.zeblog.com>) les pérégrinations de ses parents et oncles, de la plaine du Po à l'ouest de Paris.

A la même époque les italiens du sud (siciliens, calabrais...) choisissent les Amériques pour immigrer ; ils le font avec leurs pratiques et traditions, transplantant outre-Atlantique les métastases de la Mafia (vous vous rendez compte qu'il s'en est fallu de peu que Capone s'installe chez nous !)

Ici le greffon nous amène l'accordéon et certaines techniques de construction : les nombreux arcs qui délimitent les pièces des anciennes maisons d'Elisabethville seraient ainsi, un apport de ces maçons transalpins.

Si cette communauté italienne constitue une petite « Ritalie », ce n'est pas dans le cadre d'une recherche identitaire comme aux Etats-Unis. L'ère des associations culturelles et folkloriques est pour plus tard dans une France assimilatrice. On va au bal et au bistrot, mais comme les autres résidents du quartier, que l'on retrouve par ailleurs pour des parties de pétanques animées près de l'auberge basque du Giboin.

La diversité sociale est grande, ici comme ailleurs, entre le chef d'entreprise qui a réussi (E.Siméoni, Gerussi...), l'artisan mosaïste spécialisé (Monsieur J.B. Malagnini par exemple travaillera à la décoration intérieure du paquebot Normandie sur le chantier de Saint Nazaire) et les travailleurs sans qualification, qui par leur acharnement à l'ouvrage, passeront du logement provisoire, à la cité Pinguely puis à la maison individuelle.

On parlerait aujourd'hui de « succès story » pour cette génération discrètement mais durablement ancrée dans notre quartier ainsi que leurs descendants.

L'immigration transalpine continue après la guerre sous l'effet de 2 moteurs : les liens forts avec les familles et les villages d'origines favorisent l'intégration de nouveaux venus alors que dans les années 50, l'Agence Française de l'Immigration va recruter en Italie, les travailleurs manquant pour assurer chez nous, la reconstruction.

La main-d'œuvre viendra toujours du Nord mais de plus en plus du Sud de la péninsule (Calabre, Sicile...), elle approvisionnera abondamment les chantiers du bâtiment et des travaux publics, ainsi que la dynamique industrie automobile consommatrice de salariés non-qualifiés pour les tâches répétitives du taylorisme. Jusqu'aux années 60, cette main d'œuvre italienne, travailleuse et moins exigeante sera préférée à d'autres (la guerre qui se déclenche en Algérie à partir de 1954, rend suspects les travailleurs originaires de ces départements).

D'autres noms viendront ainsi compléter les nombreux patronymes italiens d'Elisabethville - Calanda, Cecarini, Comoretto, D'andrea, Di Noto, Dizarro, Italia, Seguetti... vite noyés dans la masse des nouveaux venus des années 70 et l'expansion de la population d'Aubergenville.

Je terminerai cette présentation non exhaustive avec une autre personnalité particulièrement notable de ces italo-élisabethvillois : René Siméoni.



(R. Siméoni contrôlant à la démolition du château d'Elisabethville –photo M. Bertinot)

Après la faillite de l'entreprise de son père (Ettore), il a su repartir de rien en prenant le vent de l'arrivée de la RNUR chez nous ; se proposant pour le terrassement du chantier. Ce sera le point de départ d'une réussite industrielle dont témoignent encore les locaux de son entreprise sis rue des Brissettes. Mais pour l'adolescent que j'étais, il reste le conducteur d'un bolide Lamborghini (offert en remerciement d'un lot important de camions achetés dit-on) qui vrombissait occasionnellement, roulant au ralenti, dans les rues d'Elisabethville.

Elisabethville Suédoise ?

Au risque de vous faire attrapera un chaud et froid, il me parait nécessaire d'évoquer la présence scandinave chez nous.

Le lien avec la Suède peut encore se faire par Belgique interposée.

Nous avons évoqué le sort tragique de la jeune souveraine Astrid décédée en 1935. Reine des Belges par son mariage, liée par procuration à son petit territoire d'Elisabethville, elle est née en Suède en 1905. Si elle n'est jamais venue visiter notre quartier, des générations de jeunes écolières et écoliers l'associent toujours à une période de leur vie riche en souvenirs.

La présence tangible de la Suède sur notre territoire se manifeste à la même époque avec le rachat d'une société française : la Ventilation Industrielle et Minière (V.I.M.) par le groupe suédois Fläkt en 1935-36.

L'unité de production principale du groupe en France est située dès cette époque à Aubergenville. Je serais tenté d'écrire plus précisément à Elisabethville, mais allons-y pour le quartier de la gare. Cette usine vivotera du fait de la guerre, avant de connaître ses heures de gloire jusqu'à la fin des années 60. La VIM sera le deuxième employeur de la commune après Renault, conservant face à l'entreprise nationale un côté PME et familial (d'aucuns diraient paternaliste) vivace dans le souvenir des salariés d'alors.



(photo « le courrier de Mantes » - octobre 1958 – archives du journal)

Revenons à l'installation de la VIM-Fläkt. Le premier directeur général nommé en charge de la société sera Edgar Carlson. Il habitera une grosse et belle demeure d'Elisabethville – sans doute la plus grande propriété du lotissement pendant longtemps. Cette vaste maison bourgeoise était sise dans un parc étendu, terrain de jeu éphémère d'un été - le père d'un ami s'y trouvant alors gardien.

J'ai toujours appelé cette demeure : « la maison Carlson », c'était réellement



(photo D. Masfrand – 2010).

une balise pour nous autres jeunes quand nous nous rendions à la piscine. C'était aussi le point de repère des avancées des crues de la Seine, car la petite levée de terre sur laquelle sont bâties les propriétés de l'avenue Joffre marque une limite qui, si d'aventure elle était franchie par les flots, ne laisse plus aucun obstacle jusqu'à l'église sainte Thérèse. Il n'en fût jamais ainsi, même si les hautes eaux de l'inondation de l'hiver 1956 ont pu le faire craindre.

Monsieur Carlson décédera tragiquement des suites d'un accident – fatalité attachée au destin de nombre de personnalités liées à Elisabethville ?

La maison est devenue ensuite centre de formation des usines Renault (appelé la Maison du bois) avant d'être revendue et lotie au début du XXI^e siècle.

Le nouveau directeur de la VIM est suédois lui aussi et domicilié avec sa famille dans la partie ancienne d'Elisabethville.

Monsieur Willy Stalbrand préside aux destinées de la VIM dans une période de plein emploi et de dynamisme économique. L'entreprise importe en France ce qui deviendra : « le modèle suédois » et sera peu ou prou copié dans les établissements industriels de métropole.

Le nouveau directeur, ancien sportif de haut niveau (lanceur de javelot) va favoriser le sport et les sportifs dans son usine. Il sera à l'initiative d'une compétition inter-entreprises : « Sport à l'usine ».

Une compétition amicale et annuelle opposera les représentants d'entreprises de la région mantaises à un moment, années 50, où l'on valorise hautement les bienfaits de la pratique sportive amateur (nous le verrons ultérieurement avec le rôle de Renault dans ce domaine).

Après deux saisons la compétition aura du mal à se maintenir, mais la VIM en sera lauréate du challenge de l'entreprise ayant le plus fort taux de participants par rapport à l'effectif total d'employés.



(Photo le Courrier de Mantes du 20/06/1956 – archives du journal)

L'aura de l'entreprise est aussi et surtout industrielle et si nous avons eu la visite de l'ambassadeur de Belgique à l'occasion des festivités du premier lotissement d'Elisabethville, c'est pour célébrer des salariés méritants que l'ambassadeur de Suède lui-même, se déplacera chez nous, pour leur remettre la médaille du travail.

Aujourd'hui la VIM n'est plus, reconvertie un long moment en école professionnelle : l'Institut de Formation et d'Apprentissage des Bâtiments et Travaux Publics (I.F.A.B.T.P.). Cette vocation d'apprentissage industriel est pérennisée avec la rénovation des locaux et l'accueil de l'Institut Technologique (ITEDEC) inauguré en 2015.

Seuls quelques anciens se souviennent encore de l'entreprise et de la discrète présence scandinave chez nous.

Il en va sans doute de même pour une autre communauté dont on ne s'attendrait pas à trouver trace à Elisabethville.

Américains d'Elisa.

Une localité située en région parisienne, portant un nom belge, construite par des italiens et qui hébergea des américains, cela peut paraître cocasse, et pourtant...

Voilà un chapitre original et aujourd'hui peu ou mal connu de notre passé récent. Il en reste des souvenirs diffus chez les plus anciens et une grande ignorance chez les nouveaux venus, sauf pour ceux qui à l'occasion d'un achat immobilier, s'entendent dire que leur villa fût la demeure d'une famille américaine.

Que sont venus faire des citoyens étasuniens (des Etats-Unis) dans ce petit coin perdu de l'ouest parisien ? Qu'elle place tiennent-ils dans notre mémoire collective ?

La présence américaine dans la région, est ancienne et nous en avons évoqué les racines qui nous ont menés de la fin du XVIIIe siècle à la guerre de 39-45 en passant par celle de 14-18. Mais la présence dont nous allons parler dépasse de beaucoup la seule intervention militaire.

Pop-corn au pays du croissant de 1950 à 66 :

Elisabethville devient pour un peu plus d'une décennie, une sorte de cité dortoir pour les officiers du Suprême Headquarters Allied Powers Europe (SHAPE) et quelques milliers de G.I. revenus chez nous pour nous protéger d'une éventuelle invasion soviétique. De Gaulle ne disait-il pas que l'armée rouge se trouvait à 2 étapes de tour de France de Paris.

Une base de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN) et son haut commandement sont installés à Versailles ; des aviateurs sont basés à Evreux. Ces hommes doivent être logés à proximité.

Elisabethville propose des villas « bourgeoises » inoccupées (familles déportées qui ne rentreront pas... propriétaires ayant fui la prolétarisation du lieu avec la venue des usines Renault). La solvabilité du dollar, « as good as gold », permet aux officiers US de vivre dans les murs abandonnés par la bonne société parisienne d'avant-guerre.



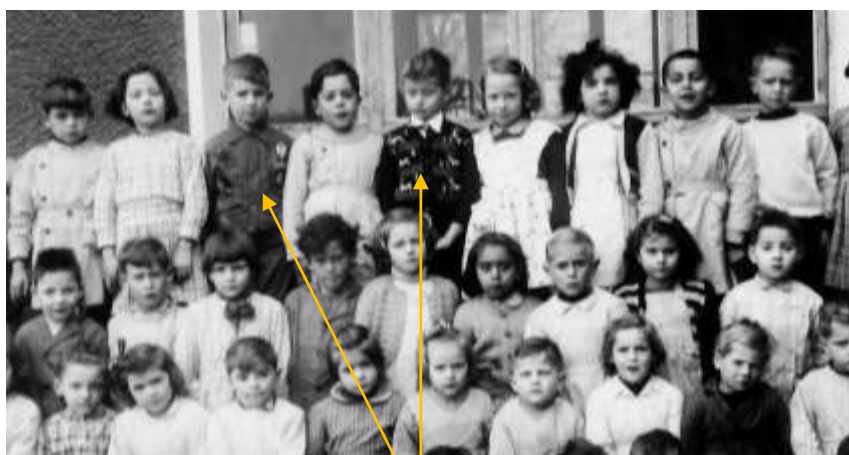
Ils sont d'abord peu nombreux au début des années 50 et leurs enfants côtoient pendant un temps ceux du quartier sur les bancs de l'école Reine Astrid. Mais très rapidement, le nombre augmentant, un bus scolaire (oui, le jaune avec des grilles aux fenêtres, comme ceux que l'on peut voir au cinéma ou dans les feuilletons made in USA) assure le ramassage et le transport des écoliers américains. Ils convergent vers une institution plus anglophone, devenue en 1960 : le lycée international de Saint Germain.

(jeunes américains devant leur maison – archives famille Stern)

Nous sommes nombreux à avoir eu comme voisins de jeunes américains. Quelques noms de famille par ancienneté d'arrivée pour réveiller des souvenirs : Rinks, Allen, Willard, Imhoff, Pratt, Howell, Appleton, Orlando, Godding, Witt, Knight, Walters, Childers, Foster...
Leurs domiciles du moment : 31 avenue des dolmens – 31 boulevard Victor Hugo -5 avenue de Verdun (actuelle Douaumont) – 65 avenue du maréchal Foch – 17bis avenue de Liège...

On le voit, tout Elisa est « occupée ».

A l'école, je n'ai malheureusement pas retrouvé les registres d'inscription pour les années 1953 à 59. Mais en septembre de cette dernière date, l'école de filles enregistre encore 3 jeunes américaines sur 15 nouvelles inscrites.



(détail de photo de classe – 1954 – 2 jeunes américains sont intégrés à la classe
photo collection D. Masfrand)

Les registres de la maternelle qui ouvre ses portes officiellement à la rentrée de 1955, nous permettent un éclairage plus fin.

Les familles présentes chez nous sont souvent jeunes, avec des enfants en bas âge ; la structure scolaire française par sa précocité, attire les plus jeunes, avant l'expédition sur Saint Germain. Sur les 112 inscrits de 1955 on dénombre déjà 6 petits américains. Sur les 526 inscrits jusqu'en mars 1962 s'en distinguent 45 ; soit près de 8.5% de l'effectif. C'est tout à fait notable et selon les critères définis par P. Milza pour les italiens de France, nous avons là une petite enclave étasunienne chez nous, une sorte de « little Amérique ».

Jusqu'à leur départ de 1966, soldats et familles transportent chez nous ce qu'on appelle déjà à l'époque : « l'American way of live » (le mode de vie à l'américaine).

Cette longue période de proximité entre habitants du quartier et soldats US est un véritable « choc des civilisations », plein de souvenirs et d'anecdotes. Il faut pour en comprendre la résonance, se rappeler que la France de l'époque sort tout juste de la reconstruction et est très éloignée de la société de consommation telle qu'elle se développe aux Etats-Unis.

Pour certains dont je suis, c'est la découverte du pop-corn et du coca cola, à l'occasion d'un goûter. Pour d'autres, ce sont des images étonnantes d'adultes, casquette vissée sur la tête, s'exerçant au base-ball. Ou bien encore, cette voisine qui faute de cheval, chevauche sa selle installée sur une clôture en ciment...

On ne peut être exhaustif, aussi je terminerai par ce souvenir cocasse de Jean-Claude Stern, jouant aux « cow boys et aux indiens ». Pour la circonstance, les indiens coiffés de plumes sont les frères Stern et l'on s'en doute, reproduisant chez nous la conquête de l'ouest, les jeunes cow boys aux chapeaux sont américains.



(photo archives famille Stern)

Pour le reste, les artères d'Elisabethville sont parcourues de « grosses américaines », non pas ces femmes sorties faire quelques courses avec leurs bigoudis sur la tête, non, je veux parler ici des voitures, rutilantes, aux formes arrondies, comme il en subsiste encore à Cuba. Les officiers rentrant souvent du mess après avoir consommé trop de whisky, cela pouvait causer quelques émotions, avec souvent plus de peur que de mal, dans un quartier où très peu d'automobiles circulaient alors.

Il est des souvenirs moins amusants, en rapport avec le passage à niveau cette fois-ci. Les américains n'en sont pas les seules victimes, mais le fait divers tragique qui touche l'une de ses familles en décembre 1956 a beaucoup ému l'ensemble de la population.



(Article du Courrier de mantes du 04/12/57 – archives du journal)

Frédéric Dard s'est inspiré de cet accident pour son roman déjà évoqué ci-dessus (« les scélérats » - Fleuve noir – 1959)

Jess Rooland (le héros de l'intrigue) travaille au SHAPE de Rocquencourt, sa femme meurt à la suite de l'accident causé par un train percutant leur automobile à un passage à niveau resté ouvert. Toute l'action du roman met en scène une famille américaine et se déroule entre la gare et le fleuve. L'auteur s'autorise une variation importante avec la réalité, par rapport à une fin qu'il ne pouvait prévoir au moment où il écrit. La bonne qui raconte l'histoire dans son récit se retrouve seule ; dans la réalité elle épousera le veuf...

Mais nous dépassons la, le fait divers.

La présence de citoyens américains à Elisabethville n'est pas liée à la seule présence des troupes de l'OTAN chez nous. Avant comme après le départ de l'organisation du territoire français, elle a existé et mérite deux éclairages particuliers.

Monsieur Weeks constitue un premier cas original.

Président de la Chambre de commerce américaine dans les années 30, il est mis en résidence surveillée à Elisabethville pendant la guerre. Il aura l'occasion de jouer un rôle actif au moment de la libération, en servant d'intermédiaire auprès des G.I. qui étaient sur le point de bombarder l'église d'Elisabethville – ou aurait été vu un soldat allemand. Pour cela, pour son activité économique et scientifique, il sera élevé au rang de chevalier de la Légion d'Honneur. Il demeurera chez nous auprès de sa femme, dans sa maison du boulevard J. Bertin, jusqu'à sa mort en 1967.

Présent lors de toutes les commémorations, généreux donateur, il a fait partie intégrante de la vie de sa commune d'adoption.

La famille Mathis constitue un autre cas qui mérite d'être rappelé ; elle s'installe à Elisabethville à partir de 1952.

Monsieur Mathis est un haut responsable de l'American Bureau of Shipping, chargé des homologations de navires en rapport avec les compagnies d'assurances. Nous sommes à un moment où l'administration française s'efforce de faire valider le paquebot « France » afin qu'il réponde aux normes américaines pour pouvoir accoster dans le port de New- York.

Marc, le fils va aller à l'école de la République (Reine Astrid) où il se liera d'amitié avec les jeunes de sa génération (70 à 75 ans aujourd'hui). Actuellement californien, il garde un souvenir fort vivace de sa jeunesse à Elisa.

Dans le quartier, un épisode particulier reste associé au père : celui d'un train rapide Paris-Rouen stoppant en gare d'Aubergenville/Elisabethville au début des années 60. Les quais ne sont pas prévus pour ce type de train ; le conducteur manquant d'habitude (et pour cause) va dépasser sa halte occasionnelle. Faisant marche arrière (on imagine les conséquences sur le trafic de nos jours !) il permet au seul passager en attente, de monter ou de descendre (je ne suis plus très sûr) ; il s'agit bien évidemment de monsieur Mathis.

L'Etat français n'allait tout de même pas faire se déplacer à Paris pour prendre un train omnibus, un haut responsable américain, expert « es paquebot transatlantique » ! A passager exceptionnel, mesure exceptionnelle : ce sera donc la seule et unique fois qu'un train express inter-régional fera arrêt en gare d'Aubergenville-Elisabethville.

« France », fleuron de notre flotte, va pouvoir prendre la mer du Havre vers New-York. La première traversée du paquebot se fera le 19 janvier 1962.

L'arrêt surprise à la gare d'Elisa y-est-il pour quelque chose ?

Et les autres ?

Elisabethville, comme ses communes mères d'Aubergenville et Epône a connu un brassage démographique plus massif à partir des années 70. Les causes en sont multiples : Renault y joue un rôle essentiel en passant à un système d'équipes et en recrutant des salariés au nord puis au sud du bassin méditerranéen (l'usine comptera alors plus de 22 000 salariés). L'élargissement de la CEE (devenue depuis U.E.), la mondialisation des échanges en tous genres, font des grandes métropoles mondiales et de leurs banlieues des espaces de diversité, des raccourcis planétaires.

Si l'allure générale d'Elisabethville - lotissement pavillonnaire - demeure, sa population n'a jamais été autant diversifiée. Mon maçon est de racines portugaises et mon épicier est maghrébin alors que c'est un facteur né aux Antilles qui distribue mon courrier...

Je laisse à d'autres le soin de faire vivre mieux cette mutation de notre composition humaine. La diversité des origines géographiques des aubergenvillois et épônois se traduisant aujourd'hui dans la multiplication des associations culturelles qui pour le plaisir et la satisfaction de tous, rythment le calendrier des animations de nos communes.

Version revue le 06/02/16

D.M.